

---

## S. BIARNAY

---

S. Biarnay, qui vient d'être enlevé brusquement, en pleine force de l'âge, était né, en 1879, à Saint-Laurent-du-Pont, dans les Hautes-Alpes ; mais sa famille était venue s'établir de bonne heure en Algérie. Lui-même appartenait d'abord à l'enseignement. Après un court séjour à la Qalaa des Beni-Rached, il obtint de partir pour le M'zab, puis pour Ouargla, où, se mêlant intimement à la vie des indigènes, il commença à acquérir cette profonde connaissance des gens et de leur langue, qui lui fut si utile plus tard. Déjà le Maroc l'attirait. Il était encore à Ouargla qu'il songeait à gagner Fès, par le désert, déguisé en Ouargli ; il connaissait suffisamment le berbère pour pouvoir tenter la chose. Ce fut pourtant par une autre voie qu'il l'atteignit ; il alla rejoindre à Tanger, en 1905, son ami intime, M. René-Leclerc. Dès lors, c'est le Maroc qui va absorber son activité si féconde.

Henri Popp venait de créer l'entreprise des Télégraphes chérifiens. Biarnay, à qui une année de service militaire en qualité de sapeur télégraphiste, avait rendu familières les questions de cet ordre, devint son second, et, à sa mort, en 1908, lui succéda. Il devait conserver ce poste jusqu'en 1914. Le rôle que Biarnay joua pendant ces six années, pourra un jour être connu tout entier ; il est encore trop tôt aujourd'hui pour le retracer ; mais ce qu'on peut dire, c'est qu'il fut de tout premier plan. On conçoit sans peine les services que pouvait rendre à la cause française celui qui détenait tous les postes de T.S.F. au Maroc, à l'époque où le *Panther* croisait devant Agadir, celui dont le service de reqqâs était mieux organisé et mieux en main que ceux de tous les consulats et de toutes

les postes étrangères, et surtout infiniment plus rapide. Et déjà il était l'un des hommes qui connaissaient le mieux le pays ; son influence était très grande auprès de toutes les notabilités musulmanes, depuis le sultan Moulay Hafid, jusqu'à l'énigmatique Raissouli. Cette influence, il la dépensa toujours sans compter, et sans s'épargner nulle peine, chaque fois que l'intérêt de la France était en jeu ; sans rien exagérer de son rôle, on peut dire que Biarnay fut l'un des quelques hommes à qui nous devons le Maroc français. Années très dures, passées à parcourir le bled ou à séjourner dans des villes peu sûres, toujours sur la brèche, et surtout aux plus mauvais moments. La défense des télégraphistes, lors des massacres de Fès, est restée célèbre, et Biarnay, qui les avait dirigés, reçut, pour ce beau fait d'armes, la croix de la Légion d'honneur.

Cependant notre administration française s'organisait : les Télégraphes chérifiens n'étaient plus l'organisme indépendant, l'organisme de combat presque, qu'ils avaient été jusqu'alors, et Biarnay, avec quelque regret, d'abandonner l'œuvre à laquelle il s'était consacré, les quitta, car le Protectorat faisait appel à lui pour lui confier une tâche infiniment délicate. Peu de temps avant la guerre, il devenait directeur du service de contrôle des Habous.

Ce n'était point une sinécure. Les biens habous, biens de mainmorte constitués au profit des établissements religieux et des œuvres d'assistance et d'utilité publique qui en dépendent, étaient nombreux au Maroc. Mais depuis longtemps, les malversations et l'incurie les avaient laissés périliter d'incroyable manière : les quelques revenus qu'ils rapportaient encore servaient plus souvent à enrichir les fonctionnaires indéliçats qu'à entretenir les édifices religieux, qui tombaient en ruines. Ces dernières années, le problème s'était encore compliqué. Non seulement des Musulmans, mais des Européens de toute nationalité avaient empiété sur les droits des Habous, en se faisant concéder, de bonne foi ou non, de vastes domaines

leur appartenant. Il fallait remettre de l'ordre dans cet effroyable gâchis, relever les ruines, rendre les revenus à leur véritable destination, sauver le plus possible des domaines aliénés. On devine toutes les résistances qui attendaient celui qui entreprendrait ce travail d'Hercule, et de tout côté : à l'extérieur, de ceux qui profitaient des irrégularités ou des spoliations ; à l'intérieur, de quelques fonctionnaires peu enclins à abandonner les vieilles et fructueuses méthodes. L'action devait être discrète, se borner, en apparence, à conseiller et à guider l'administration indigène. Car nul terrain moins sûr que celui-là. Avant tout, il fallait éviter d'éveiller les susceptibilités que n'auraient pas manqué de faire naître dans l'esprit des indigènes une immixtion chrétienne trop visible, dans un domaine essentiellement religieux ; le moindre geste pouvait être exploité contre nous par les détracteurs de notre œuvre. Il fallait, dans cette situation, un doigté, une finesse et une connaissance de la société et des mœurs marocaines que nul ne possédait comme Biarnay. Il réussit parfaitement. S'il laisse une tâche encore inachevée, du moins l'a-t-il conduite en admirable voie : lui a disparu, ses claires idées directrices, et sa méthode demeurent ; et ce sera encore un service que par-delà la mort, il rendra à l'œuvre française au Maroc.

Dans des journées si bien remplies, Biarnay trouvait encore du temps à consacrer à la science. Les études de dialectologie berbère l'intéressaient passionnément. En 1908 paraissait son *Etude sur le dialecte berbère de Ouar-gla*, gros volume où il résumait les connaissances linguistiques acquises au cours des deux années qu'il passa dans cet oasis. Trois ans après, d'un court voyage en Algérie, il rapportait l'*Etude sur le dialecte des Bottioua du Vieil-Arzeu*, qui parut d'abord dans la *Revue Africaine* ; et il y joignait une notice sur le dialecte des Aït-Sadden et celui des Beni-Mgild (Moyen-Atlas marocain). En 1912, le *Journal asiatique* imprimait ses *Six textes en dialecte des Bera-*

*bers du Dadès*. Rapprochons les dates : songeons que des études d'aussi grande importance, qui auraient suffi à absorber toute l'activité d'un autre, étaient rédigées entre deux randonnées dans le bled, que les épreuves en furent corrigées sur toutes les pistes du Maroc, là où elles parvenaient à atteindre l'auteur. Enfin, devenu, ces dernières années, plus sédentaire, Biarnay eut le loisir d'entreprendre l'œuvre à laquelle il songeait depuis son arrivée au Maroc, son *Etude sur les dialectes berbères du Rif*. Elle parut en 1917 : ce fut sa dernière grande œuvre, mais elle est de premier ordre. L'Académie des inscriptions et belles-lettres la couronna d'un prix : consécration, en même temps, de ses beaux travaux antérieurs.

Parmi tous ceux qui, issus de l'école algérienne, firent avancer d'un si grand pas, ces dernières années, les études de dialectologie berbère, Biarnay fut ainsi l'un des plus brillants. Mais son esprit essentiellement curieux ne s'arrêtait pas là. Rien de ce qui touchait le passé du pays qui était devenu le sien, les mœurs des populations ou leurs coutumes ne le laissait indifférent. Au cours d'un séjour à Tanger, il avait exploré des tombes romaines et les fameuses grottes d'Hercule (*Archives marocaines*, t. XVIII); il continuait à s'intéresser aux vestiges romains dont il avait relevé un grand nombre avec une rare sagacité, aux environs de Rabat. L'archéologie berbère l'attirait tout autant, et aussi l'ethnographie. Dans ce domaine il a donné son importante étude sur le mariage, dans son *Dialecte de Ouargla*, et deux articles qui parurent dans les *Archives Berbères* — il fut de ceux qui contribuèrent à la fondation de cette revue — les *Notes sur les chants populaires du Rif* et *Un cas de régression à la coutume berbère chez une tribu arabisée* (1915-1916). Le temps seul lui a manqué pour produire davantage. Du moins a-t-il laissé des notes qui ont été soigneusement recueillies. Mais quel livre merveilleux nous avons perdu, livre que seul il aurait pu écrire, en rassemblant ses souvenirs sur ces années qui

précédèrent l'établissement du protectorat, et sur les dessous de la société maghzen, qu'il connaissait comme personne !

Homme d'action et savant, Biarnay fut encore autre chose : un homme de bien dans toute l'acception du terme, le meilleur et le plus dévoué des amis. La place me manque ici pour retracer les qualités qui l'ont rendu cher à tous ceux qui l'ont approché. Tous, au Maroc, lui devaient quelque chose : une situation, une aide, un conseil précieux qu'il donnait avec une bonne grâce toujours souriante. Sa disparition prématurée fut un deuil pour tous, pour les Musulmans dont il avait su gagner l'affection, comme pour les Européens. Je n'en veux pour preuve qu'un fait : il en dit long. Quand on connut sa mort, des prières furent dites, spontanément, pour lui, chrétien, dans les mosquées. Cela ne s'était encore jamais vu. Quel plus bel hommage pouvait être rendu, par les Marocains eux-mêmes, à celui qui fut l'un des principaux artisans de l'œuvre française au Maroc ?

Henri BASSET.

---

